A black and white close-up portrait of Alexander Solzhenitsyn, looking upwards and to the right. He has a full beard and is wearing a dark, textured jacket over a light-colored shirt and a dark tie. The background is dark and out of focus.

LE DÉCLIN DU COURAGE EN OCCIDENT

DISCOURS DE
HARVARD 1978
(EXTRAITS)

ALEXANDRE
SOLJÉNITSYNE

LE DÉCLIN DU COURAGE EN OCCIDENT

**DISCOURS DE
HARVARD 1978
(EXTRAITS)**

**ALEXANDRE
SOLJÉNITSYNE**

"Je n'ai pas la force, tout petit individu que je suis, de m'opposer à l'énorme machine totalitaire du mensonge, mais je peux au moins faire en sorte de ne pas être un point de passage du mensonge. »

Alexandre Soljénitsyne

« Il est notre Isaïe... Il a ressuscité la tradition du prophétisme apocalyptique... Nous avons là un héritier direct de la tradition homilétique de la Nouvelle-Angleterre... Le niveau de son discours dépassait l'expérience de ses auditeurs... Il nous manque d'avoir nos Soljénitsyne à nous... »

Extrait de la préface de Claude Durand

« Je suis heureux d'avoir la possibilité de saluer la 327^e promotion de la très ancienne université d'Harvard, et je félicite de grand coeur tous les étudiants qui reçoivent aujourd'hui leur diplôme.

La devise de votre université est « Veritas ». Comme certains d'entre vous le savent déjà, et comme les autres l'apprendront au cours de leur vie, la Vérité commence à nous échapper à la seconde même où notre regard relâche sa tensions échappe en nous laissant l'illusion qu nous continuons à la suivre. De très nombreuses dissensions viennent de là. Et il faut savoir aussi que la vérité est rarement douce au palais : elle est presque toujours amère. Ce goût amer, mon discours d'aujourd'hui ne pourra éviter de l'avoir — mais ce n'est pas en adversaire c'est en ami que je vais vous parler.

Il y a trois ans, me trouvant aux États-Unis, j'ai dit ainsi des choses qu'on a repoussées, qu'on a refusées — mais que beaucoup de gens admettent aujourd'hui.

LE MONDE ÉCLATÉ

L'éclatement de notre monde, même un regard hâtif le saisit. N'importe lequel de nos contemporains distingue aisément dans le monde

deux forces capables de s'anéantir mutuellement. Mais souvent on s'en tient à cette représentation politique, tout en nourrissant l'illusion que le danger peut être conjuré grâce à des pourparlers diplomatiques ou grâce à l'équilibre des forces armées. Or, en fait, le monde est creusé de failles plus profondes, plus larges et plus nombreuses qu'on ne le croit au premier regard, et cet éclatement profond et multiforme est pour nous, sous des formes multiples, un risque de mort. Selon cette vérité ancienne que tout royaume divisé contre lui-même — aujourd'hui, notre Terre — périra.

LES MONDES CONTEMPORAINS

Puisqu'il existe un « tiers monde », cela nous fait déjà trois mondes. Mais il y en a plus, sans aucun doute : nous les distinguons mal parce que nous sommes trop loin. Toute culture originale, si elle est établie depuis longtemps et répandue, de plus, sur une bonne partie de la surface de la Terre, constitue déjà un monde à part, plein de mystère et d'inattendu pour la pensée occidentale. Tel est le cas de la Chine, et de l'Inde, et de l'ensemble du monde musulman-Afrique, si tant est que l'on puisse, par approximation, réunir ces deux derniers mondes en un seul. Tel a été, durant mille ans, le cas de la Russie, bien que la pensée occidentale ait

systématiquement refusé de reconnaître son originalité — ce qui fait qu'elle ne l'a jamais comprise et ne la comprend toujours pas aujourd'hui, à l'heure de la captivité communiste. Et s'il est vrai que le Japon et de plus en plus devenu, au cours des dernières décennies, l'« Extrême-Occident », parce qu'il s'est agrégé de plus en plus étroitement au monde occidental (je suis, là, mauvais juge), je pense que l'État d'Israël, au contraire, présente au moins un trait décisif qui interdit de le rattacher à l'Occident : son régime politique fondamentalement lié à la religion.

Il y a relativement peu de temps encore, comme le petit monde néo-européen se taillait facilement des colonies dans le monde entier, non seulement sans prévoir de résistance sérieuse, mais en général avec un profond mépris pour toutes les valeurs que pouvait receler la vision du monde des peuples conquis ! Le succès semblait étourdissant, les frontières géographiques n'existaient plus. Le développement de la société occidentale était le triomphe de l'indépendance de l'homme et de sa puissance. Et voilà que soudain au XXe siècle, on a vu — avec quelle netteté ! — que cette société était fragile et bâtie sur des précipices. Nous mesurons maintenant combien cette conquête aura été brève et précaire (ce qui témoigne également, semble-t-il, que la conception du monde qui avait engendré

l'entreprise était vicieuse). Actuellement le rapport entre les métropoles et les anciennes colonies s'est inversé et souvent le monde occidental, passant à l'autre extrême, fait preuve d'une complaisance servile. Cependant, il est difficile de prévoir à combien se montera la facture présentée par les anciennes colonies et de dire si l'Occident finira jamais de la payer, même quand il aura restitué ses dernières terres coloniales et donné, de surcroît, tous ses biens.

LA CONVERGENCE

Un aveuglement persistant — le sentiment d'une supériorité illusoire — entretient l'idée que tous les pays de grande étendue existant sur notre planète doivent suivre un développement qui les mènera jusqu'à l'état des systèmes occidentaux actuels, théoriquement les meilleurs, pratiquement les plus attrayants ; que tous les autres mondes sont seulement empêchés temporairement — par de méchants gouvernants ou par de graves désordres internes, ou par la barbarie et l'incompréhension — de s'élancer dans la voie de la démocratie occidentale à partis multiples et d'adopter le mode de vie occidental. Et chaque pays est jugé selon son degré d'avancement dans cette voie. Mais, en réalité, cette conception est née de

l'incompréhension par l'Occident de l'essence des autres mondes, qui se trouvent abusivement mesurés à l'aune occidentale. Le tableau réel du développement de notre planète a peu de chose à voir avec cela.

Le malaise qu'on ressent devant l'éclatement du monde a également donné le jour à la théorie de la convergence entre l'Occident — plus avancé — et l'Union soviétique, construction flatteuse qui oublie seulement que le développement de chacun de ces deux mondes ne les conduit absolument pas vers une fusion, et que l'on ne saurait même transformer l'un sur le modèle de l'autre sans employer la violence. À cela s'ajoute que la convergence implique obligatoirement que chacun des deux pays adopte aussi les vices de l'autre, ce qui n'aurait guère d'avantages pour personne.

Si c'était dans mon pays que je prononçais aujourd'hui ce discours, j'aurais choisi de concentrer mon attention, dans ce schéma général de l'éclatement du monde, sur les malheurs de l'Orient. Mais puisque depuis quatre ans je suis contraint de vivre ici et que j'ai devant moi un auditoire occidental, il sera plus utile que je présente, tels que je les vois, quelques traits de l'Occident contemporain.

LE DÉCLIN DU COURAGE

Le déclin du courage est peut-être ce qui frappe le plus un regard étranger dans l'Occident d'aujourd'hui. Le courage civique a déserté non seulement le monde occidental dans son ensemble, mais même chacun des pays qui le composent, chacun de ses gouvernements, chacun de ses partis, ainsi que, bien entendu, l'Organisation des Nations unies. Ce déclin du courage est particulièrement sensible dans la couche dirigeante et dans la couche intellectuelle dominante, d'où l'impression que le courage a déserté la société tout entière. Bien sûr, il y a encore beaucoup de courage individuel, mais ce ne sont pas ces gens-là qui donnent sa direction à la vie de la société. Les fonctionnaires politiques et intellectuels manifestent ce déclin, cette faiblesse, cette irrésolution dans leurs actes, dans leurs discours, et plus encore dans les considérations théoriques qu'ils fournissent complaisamment pour prouver que cette manière d'agir, qui fonde la politique d'un État sur la lâcheté et la servilité, est pragmatique, rationnelle et justifiée, à quelque hauteur intellectuelle et même morale qu'on se place. Ce déclin du courage, qui semble aller ici ou là jusqu'à la perte de toute trace de virilité, se trouve souligné avec une ironie particulière dans les cas où les mêmes fonctionnaires sont pris d'un accès subit

de vaillance et d'intransigeance — à l'égard de gouvernements sans force, de pays faibles que personne ne soutient ou de courants condamnés par tous et manifestement hors d'état de rendre un seul coup. Alors que leur langue sèche et que leurs mains se paralysent face aux gouvernements puissants et aux forces menaçantes, face aux agresseurs et à l'Internationale de la terreur.

Faut-il rappeler que le déclin du courage a toujours été considéré comme le signe avant-coureur de la fin ?

LE BIEN-ÊTRE

Lorsque les États occidentaux modernes se sont constitués, ils ont proclamé le principe suivant : le gouvernement doit être au service de l'homme, et l'homme vit sur cette terre pour jouir de la liberté et chercher le bonheur (cf., par exemple, la Déclaration d'indépendance des États-Unis). Or, voici qu'au cours des dernières décennies le progrès technique et le progrès social ont enfin permis de réaliser ce rêve : un État assurant le bien-être général. Chaque citoyen a reçu la liberté tant désirée, en même temps que la quantité et la qualité de biens matériels qui auraient dû assurer son bonheur — du moins selon la conception à bon marché qu'on s'en était forgée au cours des même

décennies. (En négligeant seulement un petit détail psychologique : le désir constant d'avoir toujours plus, toujours mieux, et la lutte serrée qu'il entraîne impriment sur beaucoup de visages occidentaux la marque de la préoccupation et même de l'accablement, en dépit de l'usage qui commande qu'on dissimule soigneusement des expressions comme celle-là. Cette concurrence active et serrée mobilise toutes les pensées de l'individu, bien loin de favoriser son libre développement spirituel.) Chacun se voit assurer l'indépendance par rapport à de nombreuses formes de pression étatique, la majorité dispose d'un confort dont nos pères et nos grands-pères n'avaient aucune idée, on peut désormais élever la jeunesse dans l'esprit des nouveaux idéaux, en l'appelant à l'épanouissement physique et au bonheur, en la préparant à posséder des objets, de l'argent, des loisirs, en l'habituant à une liberté de jouissance presque sans limites — alors dites-moi au nom de quoi, dites-moi dans quel but certains devraient s'arracher à tout cela et risquer leur précieuse vie pour la défense du bien commun, surtout dans le cas brumeux où c'est encore dans un pays éloigné qu'il faut aller combattre pour la sécurité de son peuple ?

Même la biologie sait cela : il n'est pas bon pour un être vivant d'être habitué à un trop grand bien-être. Aujourd'hui, c'est dans la vie de la société

occidentale que le bien-être a commencé de soulever son masque funeste.

LA VIE JURIDIQUE

En conformité avec ses objectifs, la société occidentale a choisi la forme d'existence qui était pour elle la plus commode et que je qualifierai de juridique. Les limites (forts larges) des droits et du bon droit de chaque homme sont définies par un système de lois. À force de s'y tenir, de s'y mouvoir et d'y louvoyer, les Occidentaux ont acquis une bonne dose de savoir-faire et d'endurance juridique. (Mais les lois sont si complexes qu'un simple citoyen est incapable de s'y reconnaître sans l'aide d'un spécialiste.) Tout conflit reçoit une solution juridique, et c'est là la sanction suprême. Si un homme se trouve juridiquement dans son droit, on ne saurait lui demander plus. Allez donc lui dire, après cela, qu'il n'a pas entièrement raison, allez lui conseiller de limiter lui-même ses exigences et de renoncer à ce qui lui revient de droit, allez lui demander de consentir un sacrifice ou de courir un risque gratuit... vous aurez l'air complètement idiot. L'autolimitation librement consentie est une chose qu'on ne voit presque jamais : tout le monde pratique l'auto-expansion, jusqu'à ce que les cadres juridiques commencent à émettre de petits

craquements. (Juridiquement, les compagnies pétrolières sont sans reproche lorsqu'elles achètent le brevet d'invention d'une nouvelle forme d'énergie afin de pouvoir l'étouffer. Juridiquement sans reproche, ceux qui empoisonnent les produits alimentaires afin de prolonger leur durée de conservation : le public reste toujours libre de ne pas acheter.)

Moi qui ai passé toute ma vie sous le communisme, j'affirme qu'une société où il n'existe pas de balance juridique impartiale est une chose horrible. Mais une société qui ne possède en tout et pour tout qu'une balance juridique n'est pas, elle non plus, vraiment digne de l'homme. Une société qui s'est installée sur le terrain de la loi, sans vouloir aller plus haut, n'utilise que faiblement les facultés les plus élevées de l'homme. Le droit est trop froid et trop formel pour exercer sur la société une influence bénéfique. Lorsque toute la vie est pénétrée de rapports juridiques, il se crée une atmosphère de médiocrité morale qui asphyxie les meilleurs élans de l'homme.

Et face aux épreuves du siècle qui menace, jamais les béquilles juridiques ne suffiront à maintenir les gens debout.

LA LIBERTÉ DE FAIRE QUOI ?

On constate, dans la société occidentale d'aujourd'hui, un déséquilibre entre la liberté de bien faire et la liberté de mal faire. Un homme politique qui veut accomplir, dans l'intérêt de son pays, une œuvre créatrice d'importance se trouve contraint d'avancer à pas prudents et même timides, tant il est harcelé par des milliers de critiques hâtives (et irresponsables), et mis constamment en accusation par la presse et le Parlement. Il doit justifier chacun de ses pas et en démontrer la rectitude absolue. En fait, il est exclu qu'un homme sortant de l'ordinaire, un grand homme qui voudrait prendre des mesures insolites et inattendues, puisse jamais montrer de quoi il est capable : à peine aurait-il commencé qu'on lui ferait dix crocs-en-jambe. C'est ainsi que sous prétexte de contrôle démocratique on assure le triomphe de la médiocrité.

Partout on peut facilement et en toute liberté saper l'autorité de l'Administration, et dans tous les pays occidentaux les pouvoirs publics sont considérablement affaiblis. La défense des droits de l'individu est poussée jusqu'à un tel excès que la société elle-même se trouve désarmée devant certains de ses membres, et le moment est venu pour l'Occident de ne plus tant affirmer les droits des gens que leurs devoirs.

Au contraire de la liberté de bien faire, la liberté destructrice, la liberté irresponsable a vu s'ouvrir devant elle le champ le plus vaste. La société s'est révélée mal défendue contre les abîmes de la déchéance humaine, par exemple contre l'utilisation de la liberté pour exercer une violence morale sur la jeunesse : proposer des films pleins de pornographie, de crimes ou de satanisme est une liberté dont le contrepoids théorique est la liberté pour la jeunesse de ne pas aller les voir. Ainsi la vie conçue sur le mode juridique se révèle-t-elle incapable de se défendre elle-même contre le mal, et se laisse ronger peu à peu.

Que dire des sombres espaces où se meut la criminalité proprement dite ? Les cadres juridiques très larges (particulièrement en Amérique) sont pour l'individu non seulement un encouragement à exercer sa liberté, mais aussi une incitation à commettre certains crimes, car ils offrent au criminel la possibilité d'échapper au châtement ou de bénéficier d'une indulgence imméritée, grâce au soutien d'un millier de voix qui s'élèveront en sa faveur. Et quand, dans un pays, les pouvoirs publics entreprennent de déraciner vigoureusement le terrorisme, l'opinion les accuse aussitôt de piétiner les droits civiques des bandits. Je pourrais encore citer d'autres exemples : ils ne manquent pas.

La liberté n'a pas dévié ainsi vers le mal d'un seul coup : l'évolution s'est faite progressivement, mais il semble qu'elle ait eu pour point de départ la bienveillante conception humaniste selon laquelle l'homme, maître du monde, ne porte en lui aucun germe de mal, et tout ce que notre existence offre de vicié est simplement le fruit de systèmes sociaux erronés qu'il importe d'amender. Tiens, comme c'est bizarre : l'Occident, où les conditions sociales sont les meilleures, a une criminalité indiscutablement élevée, et nettement plus forte que la société soviétique, avec toute sa misère et son absence de lois. (Il y a chez nous, dans les camps, une énorme quantité de détenus qui portent le nom de droit commun, mais dans leur écrasante majorité ce ne sont pas des criminels, ce sont des gens qui ont essayé de se défendre par des moyens non juridiques, contre un État sans lois.)

UNE PRESSE POUR DIRE QUOI ?

La presse (j'emploie le mot « presse » pour désigner tous les mass medias) jouit naturellement, elle aussi, de la liberté la plus grande. Mais comment en use-t-elle ?

Nous le savons déjà : en se gardant bien de transgresser les cadres juridiques, mais sans aucune vraie responsabilité morale si elle dénature les faits

et déforme les proportions. Le journaliste et son journal sont-ils vraiment responsables devant leurs lecteurs ou devant l'Histoire ? Quand il leur est arrivé, en donnant une information fausse ou des conclusions erronées, d'induire en erreur l'opinion publique ou même de faire faire un faux pas à l'État tout entier les a-t-on jamais vus l'un ou l'autre battre publiquement leur coulpe ? Non, bien sûr, car cela aurait nui à la vente. Dans une affaire pareille, l'État peut laisser des plumes — le journaliste, lui, s'en tire toujours. Vous pouvez parier qu'il va maintenant, avec un aplomb renouvelé, écrire le contraire de ce qu'il affirmait auparavant.

La nécessité de donner avec assurance une information immédiate force à combler les blancs avec des conjectures, à se faire l'écho de rumeurs et de suppositions qui ne seront jamais démenties par la suite et resteront déposées dans la mémoire des masses. Chaque jour, que de jugements hâtifs, téméraires, présomptueux et fallacieux qui embrument le cerveau des auditeurs — et s'y fixent ! La presse a le pouvoir de contrefaire l'opinion publique, et aussi celui de la pervertir. La voici qui couronne les terroristes des lauriers d'Érostrate ; la voici qui dévoile jusqu'aux secrets défensifs de son pays ; la voici qui viole impudemment la vie privée des célébrités au cri de : « Tout le monde a le droit de tout savoir » (slogan mensonger pour un siècle

de mensonge, car bien au-dessus de ce droit il y en a un autre, perdu aujourd'hui : le droit qu'a l'homme de ne pas savoir, de ne pas encombrer son âme créée par Dieu avec des ragots, des bavardages, des futilités. Les gens qui travaillent vraiment et dont la vie est bien remplie n'ont aucun besoin de ce flot pléthorique d'informations abrutissantes).

La presse est le lieu privilégié où se manifestent cette hâte et cette superficialité qui sont la maladie mentale du XXe siècle. Aller au cœur des problèmes lui est contre-indiqué, cela n'est pas dans sa nature, elle ne retient que les formules à sensation.

Et, avec tout cela, la presse est devenue la force la plus importante des États occidentaux, elle dépasse en puissance les pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire. Pourtant, voyons : en vertu de quelle loi a-t-elle été élue et à qui rend-elle compte de son activité ? Si, dans l'Est communiste, un journaliste est ouvertement nommé comme tout fonctionnaire — quels sont les électeurs de qui les journalistes occidentaux tiennent leur position prépondérante ? pour combien de temps l'occupent-ils et de quels pouvoirs sont-ils investis ?

Enfin, encore un trait inattendu pour un homme venu de l'Est totalitaire, où la presse est strictement unifiée : si on prend la presse occidentale dans son ensemble, on y observe également des sympathies dirigées en gros du même côté (celui où souffle le

vent du siècle), des jugements maintenus dans certaines maladie mentale du XXe siècle. Aller au cœur des problèmes lui est contre-indiqué, cela n'est pas dans sa nature, elle ne retient que les formules à sensation. Et, avec tout cela, la presse est devenue la force la plus importante des États occidentaux, elle dépasse en puissance les pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire. Pourtant, voyons : en vertu de quelle loi a-t-elle été élue et à qui rend-elle compte de son activité ? Si, dans l'Est communiste, un journaliste est ouvertement nommé comme tout fonctionnaire — quels sont les électeurs de qui les journalistes occidentaux tiennent leur position prépondérante ? pour combien de temps l'occupent-ils et de quels pouvoirs sont-ils investis ? Enfin, encore un trait inattendu pour un homme venu de l'Est totalitaire, où la presse est strictement unifiée : si on prend la presse occidentale dans son ensemble, on y observe également des sympathies dirigées en gros du même côté (celui où souffle le vent du siècle), des jugements maintenus dans certaines limites acceptées par tous, peut-être aussi des intérêts corporatifs communs — et tout cela a pour résultat non pas la concurrence, mais une certaine unification. La liberté sans frein, c'est pour la presse elle-même, ce n'est pas pour les lecteurs : une opinion ne sera présentée avec un peu de relief et de résonance que si elle n'est pas trop en contradiction

avec les idées propres du journal et avec cette tendance générale de la presse.

LES IDÉES SOUMISES À LA MODE

L'Occident, qui ne possède pas de censure, opère pourtant une sélection pointilleuse en séparant les idées à la mode de celles qui ne le sont pas et bien que ces dernières ne tombent sous le coup d'aucune interdiction, elles ne peuvent s'exprimer vraiment ni dans la presse périodique, ni par le livre, ni par l'enseignement universitaire. L'esprit de vos chercheurs est bien libre, juridiquement, mais il est investi de tous côtés par la mode. Sans qu'il y ait, comme à l'Est, violence ouverte, cette sélection opérée par la mode, ce besoin de tout conformer à des modèles standards empêchent les penseurs les plus originaux d'apporter leur contribution à la vie publique et provoquent l'apparition d'un dangereux esprit grégaire qui fait obstacle à un développement digne de ce nom. Depuis que je suis en Amérique, j'ai reçu des lettres de gens remarquablement intelligents, tel ce professeur de collège perdu au fond d'une province, qui pourrait faire beaucoup pour rajeunir et sauver son pays, mais que l'Amérique ne peut pas entendre parce que les médias refusent de s'intéresser à lui. C'est ainsi que les préjugés s'enracinent dans les masses, c'est ainsi

qu'un pays devient aveugle, infirmité si dangereuse en notre siècle dynamique.

Voyez, par exemple, cette illusion qu'ont les gens de comprendre la situation actuelle du monde : elle forme autour des têtes une carapace si dure qu'aucune des voix qui nous parviennent de dix-sept pays d'Europe de l'Est et d'Asie orientale n'arrive à la traverser, en attendant que l'inévitable matraque des événements la fasse voler en éclats.

J'ai énuméré un certain nombre de traits de la vie occidentale qui frappent le nouveau venu. Les dimensions et le but de ce discours ne me permettent pas de poursuivre, comme je le voudrais, en montrant quel reflet ces particularités de la société occidentale trouvent dans des aspects aussi importants de la vie d'un pays que l'enseignement élémentaire, l'enseignement supérieur des lettres et sciences humaines, et enfin l'art.

LE SOCIALISME

C'est l'Occident, tout le monde ou presque le reconnaît, qui montre au monde entier la voie avantageuse de développement économique, perturbée, il est vrai, ces derniers temps, par une inflation chaotique. Mais beaucoup aussi de ceux qui vivent en Occident restent insatisfaits de leur société, la méprisent ou lui reprochent de ne plus

correspondre au niveau de maturité auquel est parvenue l'humanité. Et cela en incline plus d'un vers le dangereux et faux courant du socialisme.

Aucun des présents, je l'espère, n'ira me soupçonner d'avoir procédé à cette critique partielle du système occidental à seule fin de mettre en avant, à la place, l'idée du socialisme. Non, certes, armé de l'expérience du pays du socialisme réalisé, de toute façon je ne proposerai pas une alternative socialiste. Que tout socialisme en général comme dans toutes ses nuances aboutit à l'anéantissement universel de l'essence spirituelle de l'homme et au nivellement de l'humanité dans la mort, c'est ce qu'a montré l'académicien Chafarévitch dans les profondes analyses historiques de son livre si brillamment argumenté, *Le Phénomène socialiste*[1] ; voici bientôt deux ans que ce dernier a été publié en France, et personne n'a encore rien trouvé à lui répliquer. Sous peu, il va également paraître en Amérique.

UN NON-MODÈLE

Mais, inversement, si l'on me demande si je veux proposer à mon pays, à titre de modèle, l'Occident tel qu'il est aujourd'hui, je devrai répondre avec franchise : non, je ne puis recommander votre société comme idéal pour la transformation de la

nôtre. Étant donné la richesse de développement spirituel acquise dans la douleur par notre pays en ce siècle, le système occidental, dans son état actuel d'épuisement spirituel, ne présente aucun attrait. La simple énumération des particularités de votre existence à laquelle je viens de me livrer plonge dans le plus extrême chagrin.

Il est un fait incontestable : à l'Ouest, affaiblissement du caractère en l'homme ; à l'Est, son affermissement. En six décennies notre peuple, en trois décennies les peuples de l'Europe de l'Est sont passés par une école spirituelle qui laisse loin derrière elle l'expérience de l'Occident. Complexe, mortelle, une vie écrasante y a forgé des caractères plus forts, plus profonds et plus intéressants que la vie occidentale au bien-être réglementé. Pour cette raison, la transformation de notre société en la vôtre signifierait sur certains points une élévation ; sur certains autres — et combien précieux — un abaissement. Non, une société ne saurait demeurer au fond d'un abîme sans lois, comme c'est le cas chez nous, mais ce lui serait une dérision de rester à la surface polie d'un juridisme sans âme, comme vous le faites. Une âme humaine accablée par plusieurs dizaines d'années de violence aspire à quelque chose de plus haut, de plus chaud, de plus pur que ce que peut aujourd'hui lui proposer l'existence de masse en Occident que viennent

annoncer, telle une carte de visite, l'écoeuvrante pression de la publicité, l'abrutissement de la télévision et une musique insupportable.

Et tout cela, de nombreux observateurs le voient, venus de tous les mondes que connaît notre planète. Le mode de vie occidental a de moins en moins de chance de devenir le mode de vie dominant.

Il est des avertissements symptomatiques que l'Histoire adresse à une société menacée ou périssante : par exemple, le déclin des arts ou l'absence de grands hommes d'État. Les avertissements se font parfois palpables, directs : le cœur de votre démocratie et de votre civilisation est resté privé d'électricité durant quelques heures, tout au plus, et voici que soudain jaillissent des foules de citoyens américains, pillant et violant. Telle est la minceur de la pellicule ! Telles sont la fragilité de votre structure sociale et son absence de santé interne.

Ce n'est pas demain ou un jour qu'elle arrivera, elle est déjà engagée — physique, spirituelle, cosmique ! — la bataille pour notre planète. Livrant l'assaut décisif, déjà marche et fait sentir sa pression le Mal universel, et vos écrans, vos publications sont emplis de sourires de commande et de verres levés. Cette liesse, c'est pour quoi ?

MYOPIE

Tous vos hommes d'État les plus en vue (tel George Kennan) l'affirment : une fois entrés dans le domaine de la grande politique, nous ne pouvons plus faire jouer les facteurs moraux. Eh bien, voilà, c'est justement cela, cette confusion du bien et du mal, du bon droit et du tort, qui prépare le mieux le terrain pour le triomphe absolu du Mal absolu dans le monde ! Contre la stratégie mondiale bien conçue du communisme ne peuvent venir en aide à l'Occident que les seuls facteurs moraux, il n'en est point d'autres ; quant aux considérations conjoncturelles quelles qu'elles soient, elles ne tiendront jamais le coup devant cette stratégie. À partir d'un certain niveau de problèmes, la pensée juridique pétrifie : elle empêche de voir les dimensions et le sens des événements.

En dépit — ou bien, dans une certaine mesure, en raison — précisément de la multiplicité de l'information, le monde occidental s'oriente fort mal dans la réalité actuelle. Ce fut le cas des prédictions, dignes d'être montées en anecdote, de certains experts américains annonçant que l'Union soviétique allait trouver dans l'Angola son Vietnam, ou bien que la meilleure façon de modérer l'impudence des équipées africaines de Cuba serait de faire la cour à ce pays. C'est aussi le cas des

conseils adressés par Kennan à son propre pays d'avoir à procéder à un désarmement unilatéral. Ah, si vous saviez comme ils se rient de vos sages en politique, les conseillers les plus jeunots de la Place Vieille[2] ! Quant à Fidel Castro, il tient ouvertement les États-Unis pour quantité négligeable, lui qui ose, un voisin tout proche, lancer ses troupes dans des aventures lointaines.

Mais la bévue la plus cruelle a été commise en rapport avec l'incompréhension de la guerre du Vietnam. Les uns voulaient sincèrement la cessation la plus rapide possible de toute guerre, d'autres s'étaient mis en tête qu'il fallait donner libre cours à l'autodétermination nationale ou communiste du Vietnam (ou bien du Cambodge, comme la chose apparaît aujourd'hui avec une netteté particulière). Et il se trouve que, en fait, les membres du mouvement pacifiste américain ont contribué à livrer les peuples de l'Extrême-Orient, se sont faits les complices du génocide et des souffrances qui secouent là-bas trente millions d'hommes. Mais ces gémissements, les entendent-ils à présent, les pacifistes par principe ? Ont-ils conscience aujourd'hui de leur responsabilité ? Ou bien préfèrent-ils ne pas les entendre ? Les nerfs de l'intelligentsia américaine ont lâché. Résultat : la menace s'est fortement rapprochée des États-Unis eux-mêmes. Mais on n'a pas conscience de cela.

Votre homme politique à courte vue qui a signé en toute hâte l'acte de capitulation du Vietnam a permis à l'Amérique de se redresser, le temps, pourrait-on croire, d'un répit insouciant : mais voici que déjà est en train de grandir sous vos yeux un centuple Vietnam. Le petit Vietnam vous avait été envoyé à titre d'avertissement et comme occasion de mobiliser votre courage. Mais si la toute-puissante Amérique s'est vu infliger une défaite pleine et entière par un petit demi-pays communiste, sur quelle force de résistance peut bien compter l'Occident dans l'avenir ?

J'ai déjà eu l'occasion de dire que la démocratie occidentale n'a pas gagné une seule grande guerre au XXe siècle de façon autonome : chaque fois elle s'est fait protéger par un puissant allié continental, sans trouver à redire à sa conception du monde. Ainsi, lors de la Seconde Guerre mondiale contre Hitler, au lieu de gagner la guerre par ses propres forces, qui auraient bien entendu largement suffi à la tâche, elle a aidé à grandir un ennemi bien pire et autrement plus puissant, car Hitler n'aurait jamais eu autant de ressources, d'hommes, d'idées-chocs, de partisans à lui dans le monde occidental (une cinquième colonne) que n'en a eus l'Union soviétique. Et, aujourd'hui, voici que déjà se font entendre d'autres voix en Occident : en cas de nouveau conflit mondial, ne pourrait-on pas se

protéger de la force par une force étrangère, se faire une barrière de la Chine ? Pourtant, je ne souhaite pareille issue à personne au monde ; pour ne rien dire du fait que ce serait là une nouvelle alliance fatale avec le Mal, l'Amérique n'en retirerait qu'un sursis, mais ensuite, lorsque la Chine avec son milliard d'hommes se retournerait contre elle armée d'armes américaines, c'est l'Amérique elle-même qui se trouverait alors livrée au génocide que connaît le Cambodge aujourd'hui

LA PERTE DE LA VOLONTÉ

Mais aucun armement, si grand soit-il, ne viendra en aide à l'Occident tant que celui-ci n'aura pas surmonté sa perte de volonté. Lorsqu'on est affaibli spirituellement, cet armement devient lui-même un fardeau pour le capitulard. Pour se défendre, il faut être prêt à mourir, et cela n'existe qu'en petite quantité au sein d'une société élevée dans le culte du bien-être terrestre. Et il ne reste plus alors que concessions, sursis et trahisons. À Belgrade-la-Honte, les diplomates occidentaux ont cédé en toute liberté, dans leur faiblesse, les positions sur lesquelles les membres subjugués des groupes d'Helsinki donnent en ce moment leur vie.

La pensée occidentale est devenue conservatrice: pourvu, seulement, que le monde demeure tel qu'il

est, pourvu, seulement, que rien ne change ! Le rêve débilitant du statu quo est le signe d'une société parvenue au bout de son évolution. Mais il faut être aveugle pour ne point voir que les océans ont cessé d'appartenir à l'Occident tandis que la surface continentale qui relève de son obéissance n'arrête pas de se contracter. Les deux guerres qu'on appelle mondiales — et qui en étaient encore fort loin — ont consisté en ceci qu'un petit Occident, terre de progrès, s'est lui-même anéanti en lui-même, préparant du même coup sa propre fin. La prochaine guerre — point nécessairement atomique, je n'y crois pas — peut enterrer définitivement la civilisation occidentale.

Et face à ce danger, lorsqu'on a derrière soi l'acquis de tant de valeurs historiques, avec un tel niveau de liberté et de dévouement apparent à cette liberté, est-il possible de perdre à ce point la volonté de se défendre ?

L'HUMANISME ET SES CONSÉQUENCES

Comment en est-on arrivé à la confrontation actuelle, si désavantageuse ? Dans sa marche triomphale, comment le monde occidental est-il tombé dans un pareil état d'impuissance ? Son

évolution a-t-elle connu des tournants funestes, des pertes de cap ? Il semble bien que non. L'Occident n'a fait que progresser et encore progresser dans une direction sociale déclarée, la main dans la main avec le brillant Progrès technique. Et le voici qui se retrouve dans son actuel état de faiblesse.

Alors, il ne reste plus qu'à chercher l'erreur à la racine même, à la base de la pensée des Temps nouveaux. Je veux dire : la conception du monde qui domine en Occident, née lors de la Renaissance, coulée dans les moules politiques à partir de l'ère des Lumières, fondement de toutes les sciences de l'État et de la société : on pourrait l'appeler « humanisme rationaliste » ou bien « autonomie humaniste », qui proclame et réalise l'autonomie humaine par rapport à toute force placée au-dessus de lui. Ou bien encore et autrement — « anthropocentrisme » : l'idée de l'homme comme centre de ce qui existe.

En soi, évidemment, le tournant de la Renaissance était inéluctable ; le Moyen Âge avait épuisé ses possibilités, l'écrasement despotique de la nature physique de l'homme au profit de sa nature spirituelle y était devenu insupportable. Mais, du coup, nous avons bondi de l'Esprit vers la Matière, de façon disproportionnée et sans mesure. La conscience humaniste se proclama notre guide, dénia à l'homme l'existence du mal à l'intérieur de

lui et ne lui reconnut pas de tâche plus haute que l'acquisition du bonheur terrestre, et elle plaça à la base de la civilisation occidentale moderne une tendance dangereuse à se prosterner devant l'homme et devant ses besoins matériels. Par-delà le bien-être physique et l'accumulation des biens matériels, toutes les autres particularités, tous les autres besoins de l'homme, plus délicats et plus élevés, restèrent hors de l'attention des constructions étatiques et des systèmes sociaux, comme si l'homme n'avait pas de sens plus élevé à donner à la vie. Ainsi furent abandonnés au mal des courants d'air qui soufflent aujourd'hui librement. À elle seule, la liberté dénudée ne saurait en aucune façon résoudre tous les problèmes de l'existence humaine et elle en pose une foule de nouveaux.

Mais, tout de même, dans les premières démocraties, y compris l'américaine à sa naissance, tous les droits n'étaient reconnus à la personne humaine qu'en tant qu'œuvre de Dieu ; autrement dit, la liberté n'était confiée à la personne que sous condition, en supposant une permanente responsabilité religieuse : tel était l'héritage du millénaire précédent. Il y a encore deux cents ans, en Amérique il y a même cinquante ans de cela, il eût semblé impossible d'accorder à l'homme une liberté sans freins, comme ça, pour l'assouvissement de ses passions. Depuis lors, toutefois, dans tous les

pays occidentaux, cette liberté s'est érodée, on s'est définitivement libéré de l'héritage des siècles chrétiens avec leurs immenses réserves de pitié et de sacrifice, et les systèmes étatiques n'ont cessé de prendre l'aspect d'un matérialisme de plus en plus achevé. En fin de compte, l'Occident a défendu avec succès, et même surabondamment, les droits de l'homme, mais l'homme a vu complètement s'étioler la conscience de sa responsabilité devant Dieu et la société. Durant ces dernières décennies, cet égoïsme juridique de la philosophie occidentale a été définitivement réalisé, et le monde se retrouve dans une cruelle crise spirituelle et dans une impasse politique. Et tous les succès techniques, Cosmos compris, du Progrès tant célébré n'ont pas réussi à racheter la misère morale dans laquelle est tombé le XXe siècle et qu'il eût été impossible d'imaginer, fût-ce à partir du XIXe.

DES PARENTS INATTENDUS

Plus l'humanisme est devenu matérialiste dans son développement, plus il a donné prise à la spéculation de la part du socialisme, puis du communisme. Si bien que Karl Marx a pu dire (1844) : « Le communisme est un humanisme naturalisé. »

Et cette affirmation n'est pas dénuée de sens : dans les fondements de l'humanisme érodé comme dans ceux de tout socialisme il est possible de discerner des pierres communes : matérialisme sans bornes ; liberté par rapport à la religion et à la responsabilité religieuse (menée, sous le communisme, jusqu'à la dictature antireligieuse) ; concentration sur la construction sociale et allure scientifique de la chose (les Lumières du XVIIIe siècle et le marxisme). Ce n'est pas un hasard si tous les serments verbaux du communisme tournent autour de l'Homme avec un grand H et de son bonheur terrestre. Monstrueux rapprochement, n'est-il pas vrai, que la constatation de ces traits communs à la conception du monde et à l'existence de l'Occident d'aujourd'hui et à celles de l'Orient d'aujourd'hui ! Mais telle est bien la logique de développement du matérialisme.

En outre, cette corrélation de parenté a une loi qui est la suivante : le plus fort, le plus attirant, le plus victorieux est toujours le courant matérialiste situé le plus à gauche et, partant, le plus conséquent. Et l'humanisme, qui a entièrement perdu son héritage chrétien, est incapable de tenir bon dans cette compétition. Ainsi, au cours des siècles passés et plus particulièrement des dernières décennies, qui ont vu se produire une exacerbation du processus, le libéralisme a-t-il été inéluctablement

comprimé par le radicalisme, celui-ci obligé de céder devant le socialisme, et le socialisme n'a pas tenu contre le communisme. Si l'ordre communiste a pu si bien tenir le coup et se renforcer à l'Est, c'est précisément parce qu'il a été fougueusement soutenu - et massivement, au sens littéral - par l'intelligentsia occidentale (ressentant sa parenté avec lui), qui ne remarquait pas ses forfaits, et, lorsqu'il devenait vraiment impossible de ne point les remarquer, qui s'efforçait de les justifier. Il en est de même aujourd'hui : chez nous, à l'Est, le communisme est en plein fiasco idéologique, il est tombé à zéro, au-dessous de zéro ; c'est l'intelligentsia occidentale qui reste dans une grande mesure sensible à son attrait et lui conserve sa sympathie ; et c'est cela qui rend si difficile la tâche de l'Occident : tenir bon contre l'Est.

À LA VEILLE D'UN TOURNANT

Je n'examine pas l'éventualité d'une catastrophe militaire universelle et des changements que celle-ci entraînerait dans notre société. Mais tant que nous nous éveillons chaque jour sous un soleil tranquille, nous sommes tenus de mener notre vie de chaque jour. Or, il est une catastrophe qui est déjà en très bonne voie : la catastrophe de la conscience humaine antireligieuse.

Cette conscience avait fait de l'homme la mesure de toute chose sur la Terre, de l'homme imparfait, jamais exempt d'orgueil, de cupidité, d'envie, de vanité et de dizaines d'autres défauts. Et voici que les fautes dont le prix n'avait pas été estimé au début du chemin se vengent aujourd'hui. Le chemin que nous avons parcouru depuis la Renaissance a enrichi notre expérience, mais nous avons perdu le Tout, le Plus-Haut qui fixait autrefois une limite à nos passions et à notre irresponsabilité. Nous avons placé trop d'espoirs dans les transformations politico-sociales, et il se révèle qu'on nous enlève ce que nous avons de plus précieux : notre vie intérieure. À l'Est, c'est la foire du Parti qui la foule aux pieds, à l'Ouest, la foire du Commerce : ce qui est effrayant, ce n'est même pas le fait du monde éclaté, c'est que les principaux morceaux en soient atteints d'une maladie analogue.

Si l'homme, comme le déclare l'humanisme, n'était né que pour le bonheur, il ne serait pas né non plus pour la mort. Mais corporellement voué à la mort, sa tâche sur cette Terre n'en devient que plus spirituelle : non pas un gorgement de quotidienneté, non pas la recherche des meilleurs moyens d'acquisition, puis de joyeuse dépense des biens matériels, mais l'accomplissement d'un dur et permanent devoir, en sorte que tout le chemin de notre vie devienne l'expérience d'une élévation

avant tout spirituelle : quitter cette vie en créatures plus hautes que nous n'y étions entrés. Inéluctablement, nous sommes amenés à revoir échelle des valeurs qui sont répandues parmi les hommes et à nous étonner de tout ce que celle-ci comporte aujourd'hui d'erroné.

Il est impossible que l'appréciation portée sur l'activité d'un président se réduise à savoir quel est son salaire et si l'essence est en vente sans limitation de quantité. Seulement l'éducation volontaire en soi-même d'une autolimitation radieuse élève les hommes au-dessus du flux matériel de la vie.

S'accrocher aujourd'hui aux formules figées de l'ère des Lumières, c'est se montrer rétrograde. Cette dogmatique sociale nous rend impuissants dans les épreuves de l'ère actuelle.

Si nous ne périssons point dans la catastrophe d'une guerre, notre vie, inévitablement, ne va pas rester ce qu'elle est aujourd'hui, cela sous peine de périr d'elle-même. Nous n'éviterons pas la révision des définitions fondamentales de la vie humaine et de la société humaine : l'homme est-il effectivement au-dessus de tout et n'existe-t-il point au-dessus de nous un Esprit suprême ? Est-il vrai que la vie de l'homme et l'activité de la société doivent avant tout se définir en termes d'expansion matérielle ? Est-il admissible de développer celle-ci au détriment de l'ensemble de notre vie intérieure ?

Le monde, aujourd'hui, est à la veille sinon de sa propre perte, du moins d'un tournant de l'Histoire qui ne le cède en rien en importance au tournant du Moyen Âge sur la Renaissance : ce tournant exigera de nous une flamme spirituelle, une montée vers une nouvelle hauteur de vues, vers un nouveau mode de vie où ne sera plus livrée à la malédiction, comme au Moyen Âge, notre nature physique, mais où ne sera pas non plus foulée aux pieds, comme dans l'ère moderne, notre nature spirituelle.

Cette montée est comparable au passage à un nouveau degré anthropologique. Personne, sur la Terre, n'a d'autre issue que d'aller toujours plus haut.

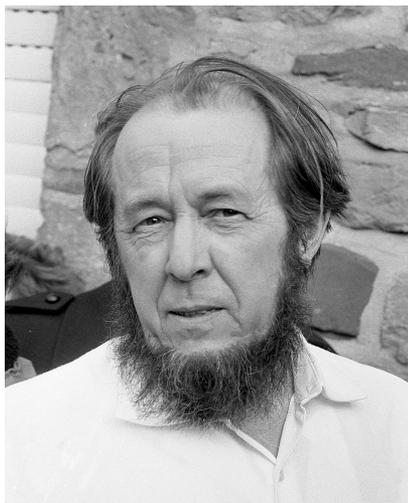
Alexandre Soljénitsyne, Harvard, 8 juin 1978

NOTES

1. Igor Chafarévitch, *Le Phénomène socialiste*, Paris, Éd. du Seuil, 1977, trad. de Jacques Michaut; éd. russe : Paris, YMCA Press, 1977 (note des traducteurs).

2. La Place Vieille est le siège du Comité central du PCUS ; c'est le vrai nom de ce que les Occidentaux appellent le Kremlin (note de l'auteur).

À PROPOS DE L'AUTEUR



Alexandre Issaïevitch Soljénitsyne est né le 11 décembre 1918 à Kislovodsk (Russie). Mobilisé en 1941 dans les rangs de l'Armée rouge, il est arrêté à la veille de la victoire pour avoir prétendument insulté Staline dans une lettre à un ami, et purgera huit ans de détention et trois de relégation. En 1962, la parution d'Une journée d'Ivan Denissovitch, peinture véridique de l'univers du Goulag jusque-là tabou, révèle un écrivain au monde entier. Le Premier Cercle puis Le Pavillon des cancéreux assureront sa gloire. Le prix Nobel de littérature lui est décerné en 1970. En décembre 1973, paraît à Paris (en version russe) L'Archipel du Goulag, tableau de la terrible répression exercée en Union soviétique sur des millions de citoyens. Le scandale est énorme : en février 1974, Soljénitsyne est déchu de sa citoyenneté et expulsé de son pays : il se fixera d'abord en Suisse puis aux États-Unis. À la chute de l'URSS, sa nationalité lui est restituée et il rentre en Russie, près de Moscou, où il vivra jusqu'à sa mort, survenue le 3 août 2008.